

## « Il n'y a pas de métalangage »<sup>^</sup> (Lacan et Beckett)

### *Peut-on sortir de la langue ?*

Cette phrase bien connue de Lacan, « il n'y a pas de métalangage », je l'ai toujours trouvée à la fois énigmatique et bouleversante ; il y a en elle quelque chose qui, pour moi, consonne avec la phrase de Hölderlin, « nous sommes un signe sans interprétation ». Phrase d'une redoutable difficulté pourtant, d'autant plus que le terme même de métalangage risque de prêter à confusion, l'usage qu'en fait Lacan n'entretenant qu'un rapport distant avec le sens restreint que lui donnent les linguistes. La conférence connue sous le titre « La science et la vérité » (1965) laisse peu de doute à ce propos : « Prêter ma voix à supporter ces mots intolérables "Moi, la vérité, je parle..." passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage (affirmation faite pour situer tout le logico-positivisme), que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour le faire<sup>1</sup> ». Y a-t-il ou non du métalangage ? Il va sans dire qu'à cette question il ne sera pas répondu, pas plus qu'elle ne sera posée. J'essaierai plutôt de l'évoquer indirectement à travers une interrogation qui me semble cruciale dans le domaine des études littéraires, ou de la théorie de la littérature, et sans doute bien au-delà – interrogation qui pour moi se formule en ces termes : dans quelle langue parle la théorie ?

À cette question on connaît la réponse de Roland Barthes : postuler qu'il existe « un état neutre du langage » est une illusion, une « image théologique imposée par la science ». Il faut dépasser, soulignait-il, l'opposition des langages-objets et de leurs méta-langages, opposition qui reste finalement soumise au « modèle paternel d'une science sans langage<sup>2</sup> ». On ne discutera pas ici du caractère « paternel » ou non de ce modèle, pas plus qu'on ne s'interrogera sur cette « terreur paternelle » que Barthes voit à l'œuvre dans l'injonction de vérité scientifique qu'on aurait imposée à la théorie du texte. Imaginaire d'une époque, on le sait, comme il le savait aussi. L'impossibilité du métalangage – du discours d'un langage sortant *de lui* pour parler *sur lui* – est absolue, répéta souvent Derrida : on est toujours pris dans les nœuds que l'on tisse, ou encore selon la fameuse formule : Il n'y a pas de hors texte.

Cette proposition lacanienne, « il n'y a pas de métalangage », on peut me semble-t-il l'entendre au moins de deux façons. Soit comme un *interdit*, voire un *interdit de penser*, un énoncé à valeur comminatoire : « n'allez pas vous imaginer qu'il y ait du métalangage ! Il n'y en a pas ». Circulez, il n'y a là rien à voir, rien à penser. Soit, on peut l'entendre de façon plus instable, plus inquiétante aussi. C'est cette seconde valence que j'aimerais tenter de penser. Quoi de plus assertif, finalement, que ce type de négation : *il n'y a pas de ... ?* On peut d'ailleurs, comme l'on sait, décliner chez Lacan tout un paradigme de *ce qu'il n'y a pas* : il n'y a pas de métalangage, pas de rapport sexuel, pas d'Autre de l'Autre, pas de vérité sur la vérité, etc. Apparemment donc, la phrase est à entendre comme l'assertion d'une négation. On

<sup>^</sup> De Evelyne Grossman, *L'angoisse de penser*, Minuit, Paris 2008, pp. 77-90.

<sup>1</sup> *Écrits*, Seuil, 1966, p. 867-68.

<sup>2</sup> « De la science à la littérature » (1967), *Le Bruissement de la langue, Essais critiques IV*, Seuil, 1984, p.19-20.

peut y réagir avec une pointe d'agacement, comme le fait par exemple Vincent Descombes<sup>3</sup> : « Il n'y a pas de métalangage, dit Lacan. Peut-être. Mais comment le sait-on ? » Autrement dit, qu'en sait-il, lui, après tout ? Qu'il le démontre s'il le peut, et comment le pourrait-il puisqu'il prétend qu'il n'y a pas de métalangage... Faut-il au contraire l'admettre sans discussion comme une limite impensable, au sens où Roland Barthes dans sa leçon inaugurale au Collège de France disait : « le langage humain est sans extérieur : c'est un huis clos<sup>4</sup> » ?

Autre hypothèse, que j'aimerais pour ma part examiner : essayons d'entendre cette phrase comme une *dénégation*. Il convient naturellement de préciser au préalable le sens donné ici au mot « dénégalion ». J'indique donc immédiatement ce que *n'est pas*, pour moi, une dénégalion. Ce n'est pas cet instrument de coercition qu'en font certains psychanalystes confondant l'analyse avec on ne sait quelle pratique policière de l'extorsion des aveux, sur le modèle : si vous le niez, c'est donc que j'ai raison de dire que vous l'affirmez. Alors la psychanalyse relève de ce que Barthes appelait les « idéosphères », ces systèmes langagiers puissants, qui se constituent comme espace total de langue à l'intérieur duquel, de gré ou de force, vous êtes situé, pour ne pas dire incarcéré ; systèmes de force, donc, sans levier extérieur pour s'en détacher. Ainsi cette phrase de l'idéosphère catholique que citait volontiers Barthes : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Et en effet, comment en sortir ?

### ***De la dénégalion***

Il est vrai que Freud n'est pas tout à fait étranger à cette interprétation violemment unilatérale de la dénégalion. On se souvient de l'exemple qu'il donne au début de son fameux article de 1925 intitulé *Die Verneinung* (que l'on traduit en français, comme l'on peut, par « la négation » ou « la dénégalion », puisque le mot allemand signifie les deux et que c'est d'ailleurs tout le sens de la réflexion de Freud) ; l'exemple de dénégalion est le suivant (je cite la nouvelle traduction française de l'article). Un de ses patients lui dit : « vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce *n'est pas* elle ». Commentaire de Freud : « Nous rectifions : donc c'est sa mère ». Et, un peu plus loin, dans le même article : « Il arrive qu'on puisse obtenir d'une manière très commode un éclaircissement que l'on recherche sur le refoulé inconscient. On demande : que pourriez-vous tenir pour le plus invraisemblable de tout dans cette situation ? Qu'est-ce qui, à votre avis, était alors le plus éloigné de vous ? Si le patient *tombe dans le piège* et nomme ce à quoi il peut le moins croire, il a ainsi, presque toujours, *avoué* ce qui tombe juste<sup>5</sup>. »

Lacan lui-même n'est pas non plus totalement étranger à cette tendance qu'a parfois la psychanalyse à « tomber juste », comme dit Freud, en s'appuyant sur la circularité d'arguments qui se présupposent eux-mêmes. Rappelons ce diagnostic en forme de sentence que célèbrent certains élèves de Lacan au titre de ses trouvailles : chère Madame, vous avez dit « galopiner » ... c'est donc que vous êtes paranoïaque. La dénégalion, pourtant et chacun le sait, est loin de se résumer à un pur et simple renversement du non en oui. C'est même précisément ce que Freud s'attache à montrer dans son article de 1925. Je renvoie, naturellement au commentaire qu'en fit Jean Hyppolite à la demande de Lacan, commentaire qui met en évidence la complexité de cette structure dénégative en ce qu'elle témoigne de l'intrication originaire du oui et du non dans la pensée. Hyppolite y lit d'ailleurs un véritable mythe freudien de la création du symbole et de la genèse de la pensée. Lacan lui-même, à plusieurs reprises, soulignera la nature extraordinairement mouvante du procès dénégatif tel

<sup>3</sup> *L'Inconscient malgré lui*, Minuit, 1977.

<sup>4</sup> *Leçon*, Seuil, 1978, p. 15.

<sup>5</sup> « La négation », *Résultats, idées, problèmes*, II 1921-1938, P.U.F., 1985, p. 145. Je souligne.

que Freud l'envisage, son caractère intenable, ce qu'il doit à l'expulsion et à la mort, voire la proximité qu'il révèle une fois de plus dans la pensée de Freud aux doctrines présocratiques, dans cette façon paradoxale « sous laquelle s'avoue ce qui pour le sujet se trouve à la fois présentifié et nié<sup>6</sup> ». Un peu plus loin, Lacan ajoute ceci, à propos de la dénégation : « Il faudrait prolonger cette étude de la *Verneinung*, comme je l'ai déjà amorcé, par une étude de la particule négative<sup>7</sup> ». Il évoque alors la question complexe de l'usage en français du « ne » dit explétif.

### **Comment nier ?**

J'ouvre ici une parenthèse qui n'en est pas une. En janvier 2001, Jacques Derrida avait donné à la Bibliothèque nationale de France une série de conférences sur « Le ruban de machine à écrire ». Dans la troisième de ces conférences, la seule à laquelle j'aie assisté, il évoquait une erreur de traduction que fait Paul de Man dans ses *Allégories de la lecture* d'une phrase des *Confessions* de Rousseau. La phrase de Rousseau au livre II des *Confessions* est la suivante : « Mais je ne remplirais pas le but de ce livre si je n'exposais en même temps mes dispositions intérieures, et *que je craignisse de m'excuser* en ce qui est conforme à la vérité ».

De Man cite d'abord la phrase en français et il y ajoute, de son propre chef, un « ne » explétif (« et que je *ne* craignisse de m'excuser... »). Puis, seconde manipulation un peu étrange, il traduit en anglais par une vraie négation : « and if *I did not fear* to excuse myself ... ». Je ne commenterai pas à mon tour le commentaire de Jacques Derrida. Je me contente de relever ce qu'il dit du « ne explétif ». Pour lui, finalement, la première erreur (la première « manipulation ») de Paul de Man n'est pas très grave puisqu'elle ne change rien dans la mesure où, dit-il, ce « ne » ne joue aucun rôle en français : « Un « ne » explétif, c'est en français, un « ne » pléonastique. On peut indifféremment l'inscrire ou ne pas l'inscrire dans une phrase. [...] Je peux dire : « il craint que je sois trop jeune » ou, aussi bien, avec le même sens, « il craint que je *ne* sois trop jeune ». Deux phrases strictement équivalentes en français<sup>8</sup> ». À l'issue de la conférence, je lui envoie donc un mot où je lui indique en substance qu'à propos du « ne » explétif, il a peut-être été un peu ... expéditif, qu'il y a somme toute quelques grammairiens qui n'ont pas craint de réfléchir sur cette question complexe ; j'évoque rapidement Damourette et Pichon à propos du discordantiel, du forclusif, de l'explétif ... et, naturellement Lacan (ce qu'il dit du « ne » explétif dans le Séminaire VII et dans les *Écrits*, au chapitre « Subversion du sujet et dialectique du désir »). Vous avez raison, me répond-il ; j'ajouterai une note. Et en effet, lorsque le livre paraît, sous le titre *Papier machine*, il y a bien une note (p. 118). Derrida cite les passages en question de Lacan, et en particulier dans le Séminaire VII, celui où Lacan commente précisément la différence entre « je crains qu'il vienne » et « je crains qu'il *ne* vienne ». Rappelons que le « ne » n'est aucunement pour Lacan pléonastique, puisqu'il désigne la trace qui se manifeste dans le signifiant du sujet de l'énonciation. Derrida, dans sa note, écrit ceci : « On sera attentif, dans ce passage, à l'étrange grammaire et au statut instable de ce *ne* en italiques : [il cite alors la phrase de Lacan] « La particule négative *ne* vient au jour qu'à partir du moment où je parle vraiment, et non pas au moment où je suis parlé, si je suis au niveau de l'inconscient ». Fin de la note, sans autre commentaire. Je n'y ajouterai que deux remarques. D'abord celle-ci : ce *ne* instable, contrairement à Derrida, je ne l'avais pas perçu. Ensuite, qu'à jouer ainsi avec la négation et la dénégation (mais *qui* joue ?, toute la question est là), on risque par définition le malentendu. À bon entendeur ... ajoute parfois Lacan.

<sup>6</sup> *Le Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 79.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Papier Machine*, Galilée, 2001, p. 117.

Qu'ici le *ne* dans la phrase de Lacan, ne soit pas explétif mais restrictif ne change rien, me semble-t-il, à la question. Quand on écrit « la particule *ne* / vient au jour qu'à partir du moment où je parle vraiment », il est évident qu'il manque (ou ne manque pas) un *ne* et qu'est ici mise en acte dans l'instabilité de ce *ne* l'instabilité de tout procès négatif ou dénégatif. Or, c'est bien précisément de ceci, que parle ici Lacan : il parle de l'indétermination d'un savoir qui ne se livre qu'à ce qu'il appelle la *méprise* du sujet. Question : est-ce que ce *ne* manquant est une vraie ou une fausse méprise, une méprise feinte ? J'y reviendrai plus loin.

Je voudrais en effet m'arrêter un instant sur l'article de Lacan de 1967 intitulé « La méprise du sujet supposé savoir », article publié dans le premier numéro de *Scilicet* et repris maintenant dans les *Autres écrits*. Lacan y analyse justement la structure paradoxale, aporétique, qui soustend l'acte analytique. Il y souligne par exemple que ce qui articule le discours et la pratique analytique c'est « qu'il puisse se dire quelque chose, sans qu'aucun sujet le sache »<sup>9</sup>, ce qui est aussi la définition du discours inconscient. Je ne commenterai pas ce « sans qu'aucun sujet le sache » ; je ferai seulement observer que s'y articule précisément l'aporie, le non-lieu entre oui et non, entre affirmation et négation, dans ce qui fait hésiter l'indéfini « aucun » entre sa valeur positive de « quelqu'un » et sa valeur négative de « nul, personne, pas un ». Je rappellerai en effet qu'*aucun* s'emploie encore littérairement sans la particule *ne* au sens positif de « quelqu'un », conformément à son étymologie (de *aliquis*, quelqu'un). Lorsque, par exemple, Madame de Sévigné écrit à sa fille : « Je serais bien fâchée, ma bonne, qu'aucun courrier fût noyé », cela ne veut évidemment pas dire qu'elle souhaite la disparition corps et biens du messager en question. « Sans qu'aucun sujet le sache », c'est donc l'indécidable de la dénégation dans l'oscillation du oui et du non, du positif et du négatif, c'est « cet aspect de l'inconscient » dont Lacan écrit qu'il « ne s'ouvre pas tant qu'il ne s'ensuive qu'il se ferme ». « *Sans qu'aucun sujet le sache* », c'est donc à la fois et indistinctement : « sans que personne ne le sache » et « sans que quelqu'un le sache ». C'est cette structure, il me semble, que Lacan appelle l'indétermination, la même qui définit l'oscillation de la dénégation entre vie et mort, et même, plus précisément « l'ordre d'indétermination que constitue le rapport du sujet à un savoir qui le dépasse ».

### *Maîtrise, méprise*

Et le discours théorique de l'analyste, dans tout cela, celui qui justement n'est pas un métalangage, celui qui s'articule sur la pratique même de l'inconscient, quelle langue parle-t-il? L'article dont je parle, celui qui s'appelle donc, « La méprise du sujet supposé savoir », commence justement par un usage assez plaisant de la dénégation (au sens du renversement logique). Lacan écrit en effet ceci : « Ce n'est tout de même pas du discours *de* l'inconscient que nous allons recueillir la théorie qui en rend compte ». Et il précise un peu plus loin : « le discours *sur* l'inconscient [est] un discours condamné : il ne se soutient en effet que du poste sans espoir de tout métalangage » (p. 330). Sur cette opposition entre « discours *de* l'inconscient » et « discours *sur* l'inconscient », je renvoie au beau commentaire que fit autrefois Shoshana Felman dans le numéro de *l'Arc* consacré à Lacan<sup>10</sup> : elle y analyse cet indécidable qui caractérise le discours de Lacan, tendu entre métalangage (une grammaire) et rhétorique (de l'inconscient).

C'est un autre aspect de la rhétorique lacanienne qui me retiendra ici. Dans le même article sur la méprise, Lacan oppose deux sujets : d'une part le sujet de la *maîtrise* consciente du discours, celui qui croit savoir ce qu'il dit et qu'il appelle « le sujet supposé savoir » et d'autre part le sujet de la *méprise*, celui qui se trompe, qui prend un mot pour un autre, une

<sup>9</sup> *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 336.

<sup>10</sup> « La méprise et sa chance », *L'Arc* n° 58, 1974.

lettre pour une autre : de *maîtrise* à *méprise*, à une lettre ou à un phonème près, c'est le même sujet et c'est là tout le problème, précisément, puisque l'analyste doit être l'un et l'autre (ou encore ni l'un ni l'autre). Le savoir, en effet, dit Lacan « ne se livre qu'à la méprise du sujet ». Il écrit donc ceci : « Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir, le psychanalyste (*mais qui est, et où est, et quand est*, épuisez la lyre des catégories, c'est-à-dire l'indétermination de son sujet, *le psychanalyste ?*), le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte, et la béance qui fait sa loi » (p. 338 ; je souligne).

Ce sujet indéterminé, ce sujet qui éprouve cette « atopie », c'est donc le psychanalyste pris entre théorie et pratique, entre discours et méthode (et non pas « discours de la méthode » : c'est là, à présent, *entre* discours et méthode que s'ouvre la faille). Pour déjouer la vieille complicité de la théorie et de la théologie, il faut, dit Lacan, qu'il y ait du manque, de la trouée : c'est cela la méprise, le trou, le lapsus, c'est ce qui fait qu'il y a à la fois et conjointement de l'interprétable et de l'ininterprétable. C'est précisément cette trouée ouverte de la parenthèse qui m'intrigue ici et l'étrange énumération suspendue : « mais qui est, et où est, et quand est [...] le psychanalyste ? ». Je peux me tromper (je ne le crois pas) mais je ne peux pas m'empêcher d'entendre là un écho du fameux incipit de *L'Innommable* de Beckett, ces premières lignes où s'alignent les mêmes questions (« Qui je ? où je ? quand je ? ») : « Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. Appeler ça des questions, des hypothèses. Aller de l'avant, appeler ça aller, appeler ça de l'avant. [...] Cela a pu commencer ainsi. [...] Comment faire, comment vais-je faire, dans la situation où je suis, comment procéder ? Par pure aporie ou bien par affirmations et négations infirmées au fur et à mesure, ou tôt ou tard. [...] A remarquer, avant d'aller plus loin, de l'avant, que je dis aporie sans savoir ce que ça veut dire. Peut-on être éphectique autrement qu'à son insu ? Je ne sais pas. Les oui et non, c'est autre chose, ils me reviendront à mesure que je progresserai<sup>11</sup> ... »

### ***Beckett et Lacan***

Il me semble – et je prends cette hypothèse au sérieux – que le sujet *indéterminé* de Lacan et le sujet *innommable* de Beckett ne sont pas si éloignés l'un de l'autre ; il se peut même qu'ils soient profondément, secrètement apparentés, comme si par-delà les différences, de la théorie à la littérature, un même sujet incertain (entre *certitude* et *béance*, comme dit Lacan) tentait de se donner existence dans la forme provisoire d'une langue, la sienne pas la sienne. Ce sujet que Beckett nomme « *éphectique* », est un sujet sans certitude, instable (quelque chose comme : « je suis ... peut-être ») : pas le sujet rationnel, cartésien, de la certitude sensible, de l'affirmation de l'existence, pas un sujet *effectif* donc (là encore à quelques lettres près), mais un sujet faible et tout-puissant à la fois, silencieux et intarissable. Parenthèse, à nouveau : ne pas être très assuré de son existence (tel serait le fait moderne) n'empêche nullement de s'y accrocher avec énergie et même avec foi, telle est l'insolite et belle proposition de Deleuze ; nous ne croyons plus au monde ? nous sommes tous des sujets éphectiques ? alors, il nous faut nous reconvertir à la croyance. Qu'il s'agisse de cinéma (ici pour Deleuze) ou de littérature ne change en rien à la proposition : ce qui me fait croire à ma vie, c'est la formidable puissance de conviction qu'exerce toute fiction.

« Le fait moderne, c'est que nous ne croyons plus en ce monde. Nous ne croyons même pas aux événements qui nous arrivent, l'amour, la mort, comme s'ils ne nous concernaient qu'à moitié. [...] C'est le lien de l'homme et du monde qui se trouve

<sup>11</sup> Samuel Beckett, *L'Innommable*, op. cit., p. 7-8.

rompu. Dès lors, c'est ce lien qui doit devenir objet de croyance : il est l'impossible qui ne peut être redonné que dans une foi. [...] Nous redonner croyance au monde, tel est le pouvoir du cinéma moderne (quand il cesse d'être mauvais). Chrétiens ou athées, dans notre universelle schizophrénie *nous avons besoin de raisons de croire en ce monde*. C'est toute une conversion de la croyance. C'était déjà un grand tournant de la philosophie, de Pascal à Nietzsche : remplacer le modèle du savoir par la croyance<sup>12</sup>. »

Là encore, Beckett : « À force d'appeler ça ma vie, je vais finir par y croire. C'est le principe de la publicité<sup>13</sup> ». Tout cela donc, suggère-t-il, a pu commencer ainsi : mythe de l'origine de la pensée chez Freud et Lacan, mythe de l'origine du discours chez Beckett – de ce qui, précisément, est sans origine. Il faudrait analyser plus précisément ce qui fait, je crois, la proximité de ces deux énonciations, évidées et profuses à la fois, celle de Beckett, celle de Lacan. Je me contenterai d'en énumérer quelques aspects :

- D'abord dans ce qui lie le discours de la méprise, de la dénégation (le lien inextricable qu'elle tisse entre être et néant, vie et mort : la méprise « promeut un rien qui s'affirme », écrit Lacan) et les multiples figures du ratage, de l'effacement, de la rétractation chez Beckett.

- Ensuite dans la promotion qu'ils initient l'un et l'autre de la figure du *malentendu*. « Je n'attends de ceux à qui ici je parle, écrit Lacan à la fin de son article, que de *confirmer le malentendu* ». « Confirmer le malentendu » : tout lecteur de l'œuvre de Beckett reconnaîtra ici une formule familière. Mon discours, dit en substance Lacan, est « à ne pas lire » (souvenons-nous que c'est la définition qu'il donne de la littérature), à mal entendre. « Mal vu, mal dit », dit aussi Beckett. Pour ce qui est du malentendu, Lacan a été entendu, comme l'on sait. Une vraie réussite dans l'échec, aurait dit Beckett – ou l'inverse ! Le lapsus, la méprise, c'est ce qui ne réussit jamais si bien que d'être manqué, rappelle Lacan. Mais la réciproque n'est pas nécessairement vraie : « C'est dire qu'il ne suffit pas [que l'acte] échoue pour réussir, ajoute-t-il, que le ratage à lui seul n'ouvre pas la dimension de la méprise ici en question » (p. 339).

- Enfin, je verrais volontiers un parallèle à méditer entre *l'absence de métalangage* (dans la théorie) et *l'absence d'œuvre* (dans l'écriture littéraire). Pourtant, plutôt que d'absence d'œuvre, selon l'expression consacrée par Blanchot ou Foucault, il me semble qu'il faudrait parler à propos d'œuvres littéraires limites comme celles de Beckett, Artaud, Blanchot et quelques autres, de *dénégation de l'œuvre* : non pas la stabilité d'une absence, la stase d'un manque, d'un vide, mais le *mouvement* qui creuse l'absence dans la présence, la réussite dans le ratage. C'est-à-dire finalement la structure infiniment plastique de la dénégation telle que le discours de Lacan la met en acte, son ouverture sur l'abîme, la « catastrophe de la pensée », comme disait Bataille, sa chance aussi. Ou encore, comme l'écrit Lacan dans une formule magnifique des *Écrits* : « je peux venir à l'être de disparaître de mon dit<sup>14</sup> ».

### « *Moi la vérité, je parle...* »

On n'aura pas la cruauté de comparer la force poétique et théorique (l'une et l'autre inextricablement liées) de l'écriture dénégative de Lacan, son pouvoir « d'illecture » comme il dit, sa puissance de dévoilement ... avec la lourdeur pataude, embarrassée, piétinante, de ces discours théoriques qui, dans ces mêmes années 1960-1970, se barricadaient dans leur métalangage critique, linguistique, sémiotique, et qui y croyaient et qui y croient encore, et

<sup>12</sup> Gilles Deleuze, *Cinéma 2. L'image-temps*, Minuit, 1985, p. 223-224.

<sup>13</sup> *Molloy*, Minuit, 1951, p. 80.

<sup>14</sup> *Op. cit.* p. 801.

qui continuent de marteler l'affirmation de ce qu'ils pensent être le vrai sur le vrai<sup>15</sup>. Ne comparons pas, lisons seulement les dernières lignes de l'article de Lacan sur la méprise. Et ceci n'est pas une conclusion : « Retenez au moins ce dont vous témoigne ce texte que j'ai jeté à votre adresse : c'est que mon *entreprise* ne dépasse pas l'acte où elle est *prise*, et que donc elle n'a de chance que de sa *méprise*. [et, plus loin, il ajoute ceci] : La fausse méprise, ces deux termes noués au titre d'une comédie de Marivaux, trouve ici un sens renouvelé qui n'implique nulle vérité de trouvaille » (p. 339 ; je souligne).

La « *fausse méprise* » serait donc le titre, selon Lacan, d'une comédie de Marivaux. Or, comme l'on sait, Marivaux n'a jamais écrit une pièce intitulée la « fausse méprise ». Il a écrit, entre autres *La fausse Suivante*, *Les fausses Confidences*... il a écrit aussi une pièce qui s'appelle *La Méprise* (la méprise, tout court). La « fausse méprise » de Lacan est donc une vraie méprise (puisque c'est une fausse pièce) ... et pourtant, on sent bien que c'est « une fausse méprise » (la feinte d'une erreur, la mise en scène d'un lapsus) ... à moins que ce ne soit un vrai lapsus (une authentique méprise ?)... et ainsi de suite à l'infini, dans l'indécidable du oui et du non, du vrai et du faux, du langage et du métalangage.

On pouvait déjà trouver, notons-le au passage, dans « La chose freudienne », conférence que donna Lacan en 1955, une minuscule esquisse de cet inextricable jeu du vrai et du faux qui mine toute énonciation vraie. C'est dans ces pages que se trouve la fameuse prosopopée de la vérité affirmant : « Moi la vérité, je parle. » Et que dit la vérité ? Entre autres ceci : « Que vous me fuyiez dans la tromperie ou pensiez me rattraper dans l'erreur, je vous rejoins *dans la méprise* contre laquelle vous êtes sans refuge. Là où la parole *la plus caute* montre un léger trébuchement, c'est à sa perfidie qu'elle manque, je le publie maintenant, et ce sera dès lors un peu *plus coton* de faire comme si de rien n'était, dans la société bonne ou mauvaise<sup>16</sup>. » La méprise ici déjà se disait (s'écrivait) dans la performance d'un trébuchement de langue (un lapsus), évoquant une parole « caute » dont elle tisse le coton, tronquant par prétendue maladresse la *cautèle* ou le *cauteleux* qu'elle prédisait – autrement dit cette ruse du langage qui fait ici apparemment le contraire de ce qu'elle dit. Et pourtant d'un seul mot, elle trompe, se trompe et dit la vérité. Où l'on voit qu'il faut considérer sans doute avec davantage de cautèle, précisément, voire de simple précaution, cette *doctrine* lacanienne de la vérité dont parle Derrida dans *La Carte postale*. Il n'est pas sûr en effet qu'on puisse la réduire aussi simplement à une structure de voilement-dévoilement ou de confiance en la parole pleine, comme le postule Derrida. Il n'est pas sûr surtout, on l'a vu, que la lettre chez Lacan ne soit que porte-parole, centrée sur la voix – phonocentrée voire phallogocentrée pour utiliser les vocables derridiens<sup>17</sup>.

Il faut envisager la lecture, disait Mallarmé, « comme une pratique désespérée ». L'illecture de Lacan est une pratique tout aussi désespérée mais réjouissante. Dans « La chose freudienne », il écrit encore ceci : « La psychanalyse est la science des mirages qui s'établissent dans ce champ [celui des quatre murs qui limitent l'espace de la situation analytique]. Expérience unique, au demeurant assez abjecte, mais qui ne saurait être trop recommandée à ceux qui veulent s'introduire au principe des folies de l'homme, car, pour se

<sup>15</sup> Ce texte fut d'abord une communication orale lors d'un colloque, *Lacan et la littérature* (novembre 2002, Université Paris 7, organisé par Eric Marty, Catherine Millot et Pierre Pachet). De façon étonnante – mais l'était-ce vraiment ? – quelqu'un dans l'assistance, lors de la discussion qui suivit cette intervention, crut que je critiquais ici le discours de Lacan alors que je disais précisément l'inverse... C'était, il va sans dire, une méprise, un malentendu. On ne joue pas impunément avec la dénégation. Dans l'article que j'analyse ici Lacan écrivait à la fin : « je n'attends de ceux à qui ici je parle que de confirmer le malentendu » (*Autre écrits*, p. 339). Dont acte.

<sup>16</sup> *Écrits*, op. cit. p. 410 ; je souligne.

<sup>17</sup> Jacques Derrida, « Le facteur de la vérité », *La Carte postale*, Flammarion, 1980, p. 505-506.

montrer parente de toute une gamme d'aliénations, elle les éclaire<sup>18</sup> ». C'est cela sans doute que certains adorateurs du métalangage persistent à nier et que Lacan, lui, savait, n'a pas cherché à éviter, explorant au contraire cet espace que la psychanalyse a en commun avec la littérature : sa parenté avec la folie, la mort, l'exténuation de tout ... et la rieuse lucidité qu'elle en retire.

---

<sup>18</sup> *Écrits*, op. cit. p. 407.